

« La marche solitaire est un récit perdu »

Alain Borer, *Un Sieur Rimbaud. La Terre et les pierres*, Paris,

Le Livre de Poche, 1984, p. 124.

Pour avoir adopté la distinction théorique proposée par la sémiotique entre *espace* et *étendue*¹, j'ai été conduit à prendre le contre-pied de la distinction entre *espace* et *lieu* proposée par Michel de Certeau, pour qui « l'espace est un lieu pratiqué »². Autrement dit, dans cette perspective, un *lieu* ne devient un *espace* qu'à partir du moment où un usage l'investit.

Par exemple, poursuit M. de Certeau, une « rue géométriquement définie par un urbanisme est transformée en espace par des marcheurs ». Ainsi (en référence à Merleau-Ponty, qui déjà proposait la distinction), un espace « géométrique » (ledit *lieu* selon de Certeau) se mue-t-il en espace « anthropologique » (ledit *espace* selon de Certeau), si bien que le *lieu* se définit en ce cas comme une grandeur générique et organisée *antérieure* à l'*espace*, qui est donc quant à lui une grandeur spécifique et réorganisée postérieurement par un usage...

1. Étendue, espace et lieu

Peut-être considérera-t-on au final qu'il ne s'agit-là que d'une question de choix, de convention ou de consensus terminologique ? Mais il est possible aussi qu'on s'apercevra, peut-être que cet ordre *lieu/espace* – plutôt que *espace/lieu* – est en définitive un obstacle à l'intégration du concept de *territoire* à une théorie raisonnée des « espèces d'espaces »³ ?

Selon la sémiotique, l'*espace* est un objet initialement construit à partir de l'*étendue*. Autrement dit, l'*étendue* est une grandeur « native » hypothétique antérieure à toute stigmatisation structurante ou informante, qu'elle soit ou non matérielle ; géométrique, psychologique ou socioculturelle ; humaine (« espace bâti », cartographie) ou même naturelle (fleuve, littoral, vallée...). Tout comme la linguistique ne s'intéresse pas aux sons mais aux sons articulés (phonèmes), la sémiotique de l'espace

¹ Algirdas J. Greimas/Joseph Courtès, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette Université, 1979 – volume 1, pp. 132-134.

² Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Éditions Gallimard, 1990 – chapitre IX : « Récits d'espace », p. 173.

³ En référence, bien sûr, à Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Paris, Éditions Galilée, 1974.

est appelée à s'intéresser non pas à l'étendue mais à l'étendue articulée (en espaces)⁴ – sauf bien sûr quand il s'agit d'étudier le paradoxe de l'imaginaire du désert, *espace fantasmé* comme *étendue*...

En conséquence on substituera à l'ordre de détermination *lieu/espace* l'ordre inversé *espace/lieu*, cette permutation étant alors à comprendre dans le contexte élargi de la triade typologique *étendue/espace/lieu*. Cet ordre reformule ainsi totalement le sens d'un processus de spécification de la spatialité – hiérarchie au sein de laquelle la notion de *territoire* doit se trouver une place...

Pour l'heure, cette réflexion en cours s'inscrit dans le prolongement d'une précédente recherche qui avait conduit, dans la perspective d'une étude sur les pratiques touristiques, à redéfinir le *lieu* comme un *espace dramatisé*, c'est-à-dire spécifié, inséré et isolé des autres par sa *densité* fictionnelle ou historique. Doté d'une épaisseur ou d'un substrat narratifs distinguant et singularisant cet espace comme « place », « endroit » ou « scène » du fait de l'ajout à sa forme ou son modèle (reconnu par ailleurs) d'une intrigue unique, un supplément local à même de fonder son attractivité ponctuelle au-delà de sa seule vision (comme paysage ou panorama). Si bien que fut proposé à cette occasion de distinguer un *tourisme d'espaces* d'un *tourisme de lieux*⁵. Le premier, héritier du *sightseeing*, use d'un mode d'observation global privilégiant le regard distant du panorama et des voies principales, tandis que le second use d'une vision rapprochée et des voies secondaires privilégiant la quête intime des traces des histoires du... *lieu*.

À quoi peut s'ajouter un troisième tourisme : le *tourisme des étendues*, porté par un désir de vide ou d'éloignement – appel du désert, songe de piéton lunaire ou rêverie cénobite en un espace « originel » ou pré-sociétal. Ce désir répond en effet à un courant fort de sensibilité au monde des voyages d'agrément⁶...

2. Espace, lieu et territoire

Existe-t-il un *tourisme de territoires* ? Encore faut-il distinguer l'objet de ce tourisme de celui de lieux ! Ces notions ont tendance à se diluer dans le langage commun. Mais certaines acceptions informelles s'imposent néanmoins, comme par exemple le fait que dans l'environnement général le lieu est un espace noyau qui se vise et s'atteint, tandis que le territoire, espace délimité, se traverse...

Sans doute par analogie avec le *phonème*, qui conceptualise l'unité de base du son articulé, Roger Brunet (géographe) propose à l'origine de l'étendue articulée la notion de *chorème*⁷. Ce terme réfère à une unité structurellement définie par des traits d'organisation qui, muant l'étendue en espace, seront primordialement le point et la ligne. Le premier espace se fonde sur la localisation d'un *centre* ou d'un noyau. Le second, sur la délimitation d'une *frontière*, donc d'une aire.

⁴ Cf. Paolo Fabbri, in *Sémiotique de l'espace. Architecture, urbanisme, sortir de l'impasse*, Paris, Éditions Denoël/Gonthier, 1979 – p. 200.

⁵ Jean-Didier Urbain, « Lieux, liens, légendes », in Aline Brochot/Martin de la Sousière (/dir.), *Autour du lieu*, revue Communications, n°87, Paris, Seuil, 2010, pp. 99-107.

⁶ Jean-Didier Urbain, *L'envie du monde*, Paris, Bréal, 2011, p. 187 et suiv..

⁷ Roger Brunet, *Le déchiffrement du monde. Théorie et pratique de la géographie*, Paris, Belin, 2001, p. 198.

Toutefois, la seule géométrie d'un espace ne permet pas de préjuger de la réalité de son usage social : de son emploi par l'homme ou l'animal. Edward T. Hall, anthropologue fondateur, a cependant été un peu vite en pensant qu'un espace radioconcentrique, en « étoile », est forcément sociopète – un modèle topographique nucléaire voué à la convergence –, alors qu'un espace réticulaire « en échiquier » serait fatalement sociofuge⁸. En fait, il y a d'abord un problème de discrimination des espaces à l'aune de leur utilisation. Le *topos* grec renvoie au *locus* latin (« région, lieu, endroit, tombeau »), qui sont de l'ordre de l'espace *noyau*, avant tout localisé ; tandis que le *choros* ou *choros* grec (« lieu où l'on danse », comme dans *chorégraphie*) renvoie à un espace *champ*, avant tout délimité, qui n'est pas un *lieu* au sens d'espace centré : nucléarisé, mais un *territoire*, possiblement au sens d'espace surface à traverser.

Ce qui unit et distingue à la fois ces espaces, ce n'est pas leur forme (qui peut être semblable pour un seul observateur) mais leur usage, qui dépend du point de vue ou de sa représentation par son utilisateur. Ainsi les Winnebago, tribu des grands lacs en Amérique du Nord, dont les habitants du même village ne voient, ni n'usent de son espace de la même façon selon qu'ils sont de la moitié d'en bas ou de la moitié d'en haut⁹. Pour ceux d'en bas, le village est un *lieu* : un *topos*, unitaire, centré et vécu comme un espace *homogène* entouré de terres cultivées, puis par la forêt. Pour ceux d'en haut, le village est un *territoire*, coupé en deux par une frontière, qui sépare le bas du haut et impose un vécu social interne non unitaire : divisé et vécu comme un espace *hétérogène*.

Qu'en déduire ? Qu'entre lieu et territoire, c'est une question de programme narratif qui fait la différence. Et, partant, de programme d'usage, qui augmente une supposée topographie « objective » d'un emploi « subjectif », par définition. En fait, il ne s'agit de rien moins que de « l'usage du monde »¹⁰, fût-il militaire, colonial, ethnographique ou touristique. C'est lui qui décline les espaces en espèces ou les chorèmes en lieux ou territoires, selon les vues ou les envies...

3. Espaces, espèces et sens

Mais il faut bien alors – *topos vs choros* – y voir quand même un peu plus clair dans ce système d'espaces induisant des usages contraires. De quête de *noyau* ou de centre ici : de *localisation*. Et de traversée de *champ* ou de *surface* là : d'*extension*. *Lieu vs territoire* est une isotopie qui renvoie à l'affrontement de deux phénoménologies rivales. Deux vécus concurrents de l'espace. Deux modes d'être. Deux formes d'existence aussi. Ce sont celles que recoupe l'opposition entre les sociétés agropastorales et les nomades. Les premières sont des sociétés du *lieu* : sédentaires, composées d'hommes de la terre, du *terroir* – des autochtones, « issus de la terre où ils vivent », des hommes-racines – tandis que les secondes sont des sociétés du *territoire* : mobiles, composées d'homme de passage, de la surface, non de la terre mais du *sol* – des migrants, toujours d'ailleurs, itinérants, des hommes de l'aire... Dans la typologie des peuples de Hérodote, si la langue est un premier critère de discrimination, le second est le nomadisme. Le centre du monde est fixe et sa population sédentaire (la Grèce et ses alentours immédiats). L'univers hellénique est un *lieu*. Le reste du monde est mobile et sa

⁸ Edward T. Hall, *La dimension cachée*, Paris, Seuil, 1971, p. 180 et suiv. [1966].

⁹ Étude de Paul Radin cité par Claude Lévi-Strauss in *Anthropologie structurale*, Paris, Librairie Plon, 1974, chapitre VIII, pp. 148-149.

¹⁰ En référence au récit de Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*, Paris, Payot, 1992 [1963].

population nomade. Au-delà de la Barbarie, s'étend un *territoire* aux limites incertaines, peuplés en ses confins de monstres et d'hyperboréens...

ESPACE

Lieu ----- *Territoire*

Centre
Noyau
Point
Terroir
Destination
Fixité

Limite
Frontière
Ligne
Sol
Circulation
Mobilité

Sédentaire ----- *Nomade*

UTILISATEUR

En fait, bien des choses confortent cette isotopie essentielle : cette partition anthropologique de l'espace, que ce soit l'observation des usages en des domaines variés, que des considérations étymologiques ou savantes ou même des intuitions – tant il semble vrai, comme déjà dit, programmes d'usage ordinaires de l'espace, qu'*un lieu s'atteint* (destination) tandis qu'*un territoire se traverse* ou *se franchit* (circulation). Perçu ou vécu comme tel, *le lieu est un espace en densité* par condensation ou rétention, tandis que *le territoire est* perçu ou vécu comme *un espace en extension* par expansion ou dispersion. C'est le sens même du latin *territorium*, définit comme « étendue sur laquelle vit un groupe humain ». Ou encore celui que lui donne, par analogie avec l'humain, l'éthologie pour désigner « l'espace qu'un animal se délimite et dont il interdit l'accès à certains animaux – en particulier ceux de sa propre espèce »¹¹. Le sédentaire est un utilisateur *fixé* de l'espace (qui a trouvé son lieu) alors que le nomade est un utilisateur mobile de l'espace (qui parcourt son territoire)...

Là où le lieu *localise*, le territoire *délimite*. Cela induit des comportements et des projets d'usage fort différents. Comme le note ce médiéviste, « c'est le mot *locus*, « lieu », qui fut le plus souvent utilisé au Moyen Âge pour désigner les réalités que nous considérons comme spatiales »¹². Et l'érudit poursuit, précisant que « le terme *locus* désigne souvent un lieu habité, généralement *inséré au sein d'un ensemble plus vaste*¹³ : *civitas, territorium, pagus* ou *comitatus* » et que le « *locus* pouvait également être une simple sépulture, un tombeau », englobé dans un *territorium* (espace sacré, cimetière)... Le local et le global, déjà, mais au monde des morts cette fois ! De fait, quand on reconsidère sous cet angle le travail de l'historien Jacques Le Goff sur le Purgatoire¹⁴, la montée en

¹¹ Alain Rey (/dir), *Dictionnaire historique de la langue Française*, Paris, Le Robert, 1992, vol.2, p. 2108.

¹² Michel Lauwers, *Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubie, Flammarion, 2005, p. 46.

¹³ C'est moi qui souligne.

¹⁴ Jacques Le Goff, *La Naissance du Purgatoire*, Paris, Gallimard, 1982.

puissance du thème dans le discours religieux, et du concept dans la croyance, on assiste à rien moins au fil des siècles qu'à *l'émiettement du territoire des morts en une myriade de lieux des morts*, ce que scelle, matériellement, l'individualisation des sépultures qui, par l'épigraphe et le monument, sont de plus en plus *localisées* à compter du 12^e-13^e siècle, moment où le Jugement dernier devient un jugement de personne¹⁵ mettant fin à ce que Philippe Ariès a surnommé le « communisme chrétien des morts » du premier Moyen Âge¹⁶.

4. Trace, lieu et territoire

Cette distinction entre *lieu* et *territoire* étant posée, ses fondements explicités et sa pertinence sémiotique prouvée (mais à consolider encore par des observations ethno- et socio- sémiotiques élargies), on en viendra pour finir à ce qui a inspiré notamment, entre autres objets, cette réflexion sur l'espace, ses espèces et leurs utilisateurs. C'est le constat de l'essor d'une pratique du voyage (touristique en particulier) qui consiste à voyager « à la manière de » quelque voyageur, qu'il soit réel ou imaginaire¹⁷. Dans le sillage de prédécesseurs rares ou communs. Célèbres ou typiques (vagabond, pèlerin, chemineau ou roulotteur). Notables ou anonymes. Illustres ou banals. Légendaires ou ordinaires. Qu'est-ce à dire ? Est-ce « voyager sur les traces de... » ? Il semble que cette *duplication du voyage*, pratique en lien avec la mobilité d'un voyageur antérieur qu'elle se propose de *répéter*, ne procède pas de la même psychologie selon qu'elle s'inscrit dans un *espace noyau* (localisé) ou dans un *espace champ* (territorialisé). Si un lieu est un espace pratiqué, un territoire en est un autre, autrement pratiqué, perçu et vécu différemment. Comment et pourquoi ?

C'est une question de *scénarisation*. De *programmation narrative* de la mobilité qu'il s'agit, fondamentalement. Dans les deux cas, ces voyages ne peuvent se saisir que par anaphore. Leur rapport à une antériorité. Leur relation à la trace est différente. Dans le premier cas, la fonction de la trace en *espace noyau*, comme dans un jeu de chasse au trésor en quête de destination finale (le *topos* de l'arrivée, d'accès au butin), est, outre de fléchage et d'indication de direction, de balisage authentifiant le *lieu comme un espace final de convergence*, focalisé vers un épicycle : le « trésor ». Dans le second cas, la fonction de la trace en *espace champ*, comme dans une course d'obstacles, est, outre et là encore de fléchage et d'indication de direction, de balisage authentifiant le *territoire comme un espace intermédiaire de traversée* : une aire dédiée à l'épreuve du passage (le *choros* de la performance).

En *espace champ*, c'est le parcours, donc son itération en l'occurrence, qui prime sur toute destination, quand il y en a une. L'important n'est plus ici d'atteindre et de trouver quoi que ce soit au terme du voyage mais de franchir et de parcourir un espace qui constitue le cadre et le motif de cette mobilité... Les traces (et bien sûr leur suivi), qui peuvent être les mêmes, n'ont donc pas la même signification selon les cas. Dans le *lieu*, elles sont métonymiques. Indices menant vers quelque point, elles sont hétérotopiques et foncièrement attachées à un espace référent défini par un noyau. Centré sur lui. Dans le *territoire*, au contraire, elles sont métaphoriques. Empreintes pointillées ou continues d'un itinéraire, traces digitales (façon Petit Poucet) ou analogiques (façon bave d'escargot ou trace de

¹⁵ Jacques Le Goff, « Le temps du Purgatoire (III^e-XIII^e siècle) », in *L'imaginaire médiéval*, Paris, Gallimard, 1985, p. 84 et suiv..

¹⁶ Ph. Ariès, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident...*, Paris, Seuil, 1975, p. 53 et suiv..

¹⁷ Jean-Didier Urbain, *L'envie du monde, op.cit.*, pp. 244-247.

pneu), elles sont (homo) topiques, autoréférentielles, en ce qu'elles ne renvoient avant tout qu'à elles-mêmes, comme traces indicatives d'une ligne. D'un itinéraire. D'un cheminement et non d'une destination ou d'un « ailleurs ». Elles ne sont pas en ce cas des marques menant à un *but* mais celles d'une *piste* ou d'un *chemin* à suivre.

L'itération du voyage sur le mode « à la manière de » n'est pas réductible à sa reproduction *in situ* sur le mode « Sur les traces de.. » selon qu'il est une quête de territoire ici, et de lieu, là. Le *topos* est exigeant, parce qu'il est unique, et en principe non déplaçable, parce qu'il est précisément de l'ordre de la *contiguïté* métonymique. Par exemple, le café habituel de Pessoa à Lisbonne, le chemin quotidien de Blaise Pascal à Clermont-Ferrand ou bien la maison d'Edgar Poe à Philadelphie sont irréductibles, c'est-à-dire que ne pouvant être « ramenés à autre chose » qu'eux-mêmes, ce sont des espaces indéplaçables – même s'il y a bien, néanmoins, des copies de lieux dites « à l'identique », style Lascaux ou, plus grossiers, Las Vegas, avec des gondoliers japonais qui chantent en italien... En revanche, le *choros* n'est pas indéplaçable. Les copies de territoires abondent. Cette espèce d'espace est quant à elle translatable. Transposable. La *similarité* lui suffit. Pourquoi ? Parce que ces copies ne reproduisent pas un *espace* mais un *usage d'espace* – soit son concept –, lequel, utopique, est indépendant de tout espace particulier (ce qui fait le lieu, précisément) et que de ce fait, métaphoriques, ces espaces peuvent se contenter d'équivalents qui ont la qualité de substituts symboliques dès lors qu'ils conservent non pas l'espace d'origine ou de référence mais l'usage analogue qui lui est associé. Exemple ?

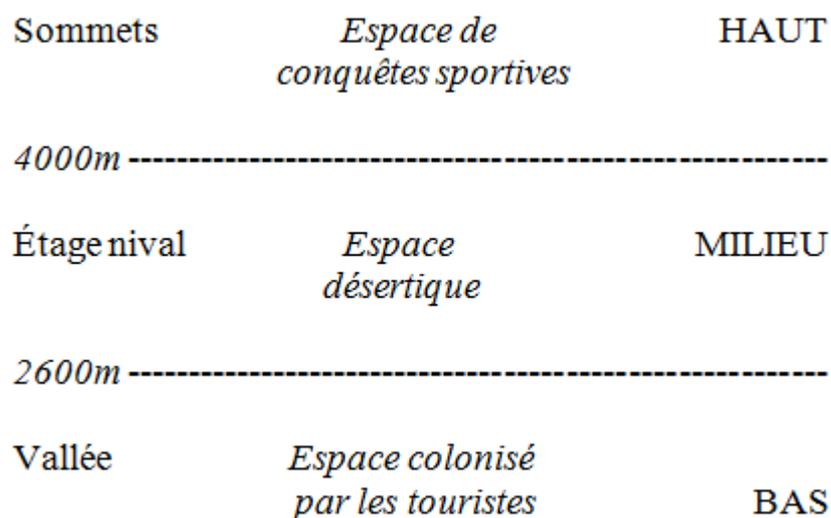
« En conduisant Tintin dans les montagnes du Tibet [en 1959], comme l'écrit le biographe Pierre Assouline, Hergé refait le chemin effectué en 1923 à travers les Pyrénées quand il était chef de patrouille. Le cirque de Gavarnie fut son Himalaya »¹⁸. On peut, par la suite, transformer le *choros* en *topos* : un avion écrasé et un Tchang disparu suffisent en l'occurrence, comme un point noir au milieu d'une page blanche, à *transformer le territoire en lieu*. Ou la *traversée en itinéraire ciblé*. Mais il y aura eu avant un espace *champ* où prévalent les valeurs de limites, de seuils ou de frontières, avant que l'intrigue n'impose les règles de convergence de l'espace *noyau*, qui sont celles du centre, du but, du point, qui transforment un usage sans but ou aléatoire de l'espace – en forme de traversée vagabonde –, en un usage finalisé : contraint par une destination.

On n'imité pas la même chose dans les deux cas, selon qu'on structure, vit ou perçoit l'espace comme lieu(x) ou comme territoire(s). De ce fait, on ne suit donc pas *in fine* les mêmes traces, bien que la démarche soit mimétique dans les deux cas. Par exemple, un espace montagneux peut être « localisé » à partir de ses points culminants, comme une série de lieux extrêmes hiérarchisables en termes de cimes centres et de sommets satellites. C'est par exemple le propre de l'espace noyau alpinistique. Mais le même espace montagneux, à partir de ses zones et autres couches que délimitent différentes altitudes comme autant de seuils, peut être « territorialisé ». C'est par exemple le propre de l'espace champ du pastoralisme alpin, de pâturage d'altitude, de haute montagne : une aire dite également « alpage ».

¹⁸ Pierre Assouline, *Hergé*, Paris, Plon, 1996, p. 312.

5. Le Tibet dans les Alpes

À propos d'espace montagneux, voici pour finir une étude de cas issu d'un récit de voyage à pied dans les Alpes publié en 1937, rédigé par uneoureuse de la nature. Cette marcheuse, qui randonne avec son mari sur les hauteurs alpines entre France et Italie, a une conception bien arrêtée de sa mobilité dans cet espace¹⁹. Son espace est un espace *champ*. Son projet est, tout en campant, de traverser les « solitudes alpestres ». Non d'atteindre telle ou telle destination, ville, village ou panorama, ni d'accéder à un quelconque point culminant²⁰. Au contraire. Elle veut se glisser entre tout cela. L'esquiver, c'est-à-dire échapper tout autant, en bas, aux marcheurs des vallées, devenues colonies touristiques ; que, en haut, à ces alpinistes de compétition, chez qui la fièvre de la conquête des cimes voit le désir d'exploit l'emporter sur l'amour de la nature. Entre les *colons* d'en bas et les *conquérants* d'en haut, Maria Jalek choisit de fuir et les uns et les autres en voyageant dans une aire désertique intermédiaire, qui est celle dudit « étage nival », situé en dessous des sommets mais au-dessus de 2600 mètres. Il s'agit donc d'un *territoire* qui s'inscrit dans un système d'espaces stratifiés le mettant ainsi à l'abri des turbulences provoquées de part et d'autre par des *lieux* de convergence – ici les lieux de touristes concentrés en basse altitude, dans la vallée et ses hôtels, piètres promeneurs, que décourage le plus souvent toute marche au-delà de 2000 mètres ; et là, en haute altitude, la rivalité centripète de sportifs attirés par les sommets les plus hauts et se retrouvant de ce fait surfréquentés. Voici l'univers de Maria Jalek...



Du point de vue de l'imaginaire spatial : du vécu, de la perception et donc de la structuration de l'espace, il est alors intéressant de noter que Maria Jalek compare l'étage nival, outre à la *Lune* (parce que c'est un espace inconnu) et la *jungle* de Mowgli (parce que c'est un lieu d'harmonie entre l'homme et l'animal – entre « bêtes et gens », dit-elle), au *Tibet*. Pourquoi cette image himalayenne, métaphore

¹⁹ Maria Jalek, *En campant sur l'Alpe. Au-dessus de la plus haute route d'Europe des aiguilles d'Arves au Gran Paradiso*, Paris, Librairie Stock, 1937.

²⁰ J'ai déjà proposé, il y a quelques années, dans une perspective plus intertextuelle et littéraire, une présentation et analyse détaillées de ce récit sur lequel je reviens ici dans une optique plus spatiale et sémiotique. Voir J.-D. Urbain, « Voyage d'une tibétaine dans les Alpes », in Danielle Buyssens/Claude Reichler/Bernard Debarbieux (/dir.), *Voyages en détails : chemins, regards et autres traces dans la montagne*, Grenoble, Revue de Géographie Alpine, n° hors-série, 1999, pp. 135-142.

Bref, nous avons ici, via ce récit et cette pratique racontée de l'espace, un bel exemple de structuration et de transposition territoriale, dont les traces de définition ne sont pas liées à l'espace noyau (le *lieu*) mais à l'usage de l'espace champ (le *territoire*), cela sur la base d'une perception analogique de deux espaces naturels a priori sans liens...

Épilogue

Mais il est temps de suspendre ici cette réflexion. Elle est en cours, on l'a dit. De l'ordre du *work in progress*, comme l'on dit. Ne s'en posent pas moins pour l'heure des questions d'importance, qui concernent la relation entre *lieu* et *territoire*. Y a-t-il un ordre de détermination culturellement variable (ou fixe) de spatialisation entre le noyau et le champ ? Qu'en est-il au juste de l'idée de centre et de limite, comme instances ou décisions fondatrices du point de vue anthropologique. Un ordre et son contraire sont identiquement concevables. Qui est le premier ? Le point ? La ligne ? Et quelles en sont les conséquences, de l'un comme de l'autre, sémiotiquement et culturellement parlant ?

Et puis un doute me vient. *L'étendue*, *l'espace*, le *lieu*, le *territoire*. Voilà des notions en apparence bien distinguées à présent. Mais qu'en est-il alors du *site*, alors que l'on parle de « hauts lieux »²³ – vs « bas lieux » ? – mais aussi et désormais de « grands sites » dans les classements de l'Unesco ? La sémiotique de l'espace n'en a pas fini avec ces notions encore floues en quête de définition. Si bien d'ailleurs qu'on peut s'interroger sur la notion de chorème. Serait-il pertinent de lui opposer celle de topoème ?

Pour citer cet article : Jean-Didier Urbain. «La trace et le territoire», Actes Sémiotiques [En ligne]. 2014, n° 117. Disponible sur : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5277>> Document créé le 30/06/2014

ISSN : 2270-4957

²³ Cf. *Hauts Lieux. Une quête de racine, de sacré, de symboles*, revue Autrement, n°115, Paris, mai 1990.